

dant une demi-heure, et même leur artillerie envoyait quelques boulets au *Généreux* ; mais le feu du vaisseau et des deux demi-gallères qui l'appuyaient, était si vif, qu'il contraignit l'ennemi à abandonner le faubourg, qui fut immédiatement incendié par ordre du général en chef. Les habitants des autres quartiers de la capitale, intimidés par cette éclatante vengeance, se laissèrent désarmer sans opposition.

Il était évident que, malgré le très petit nombre des défenseurs de la place, l'armée assiégeante verrait échouer tous ses efforts, si elle restait réduite aux dix mille hommes de troupes de débarquement dont elle se composait depuis le commencement des opérations. Les armées ennemies le comprirent, et réclamèrent des renforts. Quelques jours après, quinze mille Albanais, fournis par le pacha de Janina, vinrent grossir les rangs des alliés. Dès ce moment, les attaques se succédèrent sans interruption. Les hordes musulmanes se ruèrent à tout instant sur les parties les plus avancées des fortifications, et ce n'était pas sans peine qu'on parvenait à les rejeter sur le rivage. Ce fut surtout dans ces circonstances que l'appui du *Généreux* fut efficace. Dès que Lejoille voyait les Albanais sortir en bataillons tumultueux et s'avancer vers un des forts de la ville, il faisait diriger sur eux tous les canons de sa petite escadre, et plus d'une fois cette habile intervention suffit pour faire rentrer l'ennemi dans ses retranchemens.

Le siège durait depuis quatre mois sans que les alliés eussent avancé d'un pas. Fatigués de cet état de choses, qui menaçait de se prolonger indéfiniment, les chefs de l'armée coalisée décidèrent une attaque générale et un coup de main vigoureux sur la petite île de Vido, dont la possession leur était de la plus haute importance. Le 1er mars, à huit heures du soir, une masse de Turcs enveloppa le fort Saint-Sauveur et, assistée par un détachement de grenadiers russes, pénétra dans les fossés de la place. Mais le coup avait été prévu. La petite garnison de ce fort dirigea une grêle de mitraille, de balles et d'obus sur les assaillans, tandis que le *Généreux*, prenant à revers les derniers rangs de la colonne ennemie, enlevait à chaque coup de canon des files entières d'Albanais. Deux fois pris, deux fois délivré, le fort finit par rester aux Français.

Pendant que les alliés cédaient dans cette nouvelle tentative, et que leurs batteries fondroyaient la ville, l'île de Vido était attaquée par toute la flotte combinée. Cinq cents français avaient été laissés à la garde de ce rocher, mal fortifié et armé d'une quarantaine de canons au plus. Huit cent pièces d'artillerie tombant à la fois, pendant quatre heures consécutives, contre les postes où s'étaient retranchés les républicains, démolirent tous les canons en batterie, démolirent toutes les défenses, réduisirent de moitié l'impétueuse garnison. Néanmoins les Français tiurent encore en échec deux corps nombreux d'Albanais et de Russes débarqués sur deux points opposés. Inutile héroïsme ! Pour soustraire à la mort ce qui restait de cette poignée de Spartiates, les Russes furent obligés de se former en carré autour d'eux et de croiser la baïonnette contre les soldats musulmans, ivres de fanatisme et de fureur.

L'occupation de Vido par les alliés changeait complètement la position des français. Protégés par les batteries de cette île, les navires ennemis pouvaient désormais entrer avec plus de sécurité dans le port, et la place allait se trouver exposée à des feux croisés auxquels il lui serait difficile de résister longtemps. Dans cette situation, Lejoille offrit

au gouvernement d'aller, en toute hâte, chercher des secours en Italie. Cette proposition fut acceptée. Aussitôt le commandant du *Généreux* fit mettre à la voile et quitta le mouillage, suivi du brick le *Ricchi*, qui, quelques jours auparavant, avait rallié l'escadrille française. Il s'agissait de passer au travers des escadres ennemies. Lejoille paraît inopinément au milieu de leurs bâtimens, reçoit, sans riposter, plusieurs bordées, qui lui tuent quelques hommes, et échappant à la poursuite de trois gros vaisseaux russes, cingle rapidement vers Ancône.

Pendant que l'infatigable capitaine remplissait sa mission auprès des autorités françaises d'Italie, Corfou était réduite aux dernières extrémités. Les vivres qui, au départ de Lejoille, commençaient déjà à devenir plus rares, tiraient à leur fin. Quoique réduite à 800 hommes, la garnison était obligée de s'imposer les plus cruelles privations. Les provisions de viande salée étaient complètement épuisées. Bientôt on s'en prit aux chevaux, aux mulets, à tous les animaux domestiques, sans en excepter les chats. Tout objet de consommation s'achetait à des prix fabuleux. Les rats eux-mêmes avaient cours sur le marché. On les vendait jusqu'à 4 et 5 francs pièce. Le fromage valait 10 francs la livre ; une volaille, 30 francs ; le cheval (et quel cheval !) se débitait, quand on pouvait s'en procurer, au taux de 15 francs la livre. Malgré les souffrances qu'enduraient nos malheureux soldats, il leur fallait être toujours prêts à répondre à un ennemi vigilant et audacieux, exécuter des sorties, surveiller rigoureusement les habitans, réparer chaque jour les brèches ouvertes par le canon. Aussi les 800 hommes se réduisaient-ils peu à peu, les hôpitaux s'ouvrant à chaque instant pour ceux qu'avait épargnés le feu des Russes ou le sabre des Albanais.

Toute défense était désormais impossible. Les renforts n'arrivaient pas, et l'ennemi redoublait d'énergie. Un conseil de guerre décida que tout ce que l'honneur exigeait ayant été fait et au-delà, il fallait sortir de Corfou aux meilleures conditions possibles. Une capitulation fut proposée et acceptée. Elle était des plus honorables : la garnison sortit de la place avec armes et bagages, et fut transportée à Toulon aux frais de l'ennemi. Cette dernière condition avait d'abord été rejetée par les chefs de la flotte combinée, parce que, croyant les Français au nombre de plus de 6,000, ils étaient effrayés des dépenses qu'occasionnerait le transport d'une pareille garnison. Quelle ne fût pas leur stupéfaction lorsque, les articles de la capitulation une fois arrêtés, ils apprirent que les défenseurs de Corfou étaient moins de 800 ! Ils complimenterent le général Chabot sur sa glorieuse résistance, et confessèrent que ce qui leur avait causé le plus d'ennuis, c'étaient les attaques quotidiennes du *Généreux* et l'heureuse hardiesse de son capitaine.

Lejoille, cependant, avait obtenu les secours sollicités. Six semaines après son arrivée à Ancône, il remit à la voile, emportant mille hommes de troupes, des vivres et des munitions. Mais, craignant que Corfou ne fût tombé pendant son absence aux mains de l'ennemi, il n'osa pas courir droit sur l'archipel ionien, et chargea un bâtiment neutre d'aller s'informer de l'état des choses. En attendant, il jugea prudent de mettre son vaisseau et le *Ricchi*, qui le suivait, à l'abri dans un port voisin. Celui de Brindes se trouvait justement sur son chemin. Il résolut d'y pénétrer, fût-ce de vive force. La passe qui donnait entrée dans ce port était, en effet, gardée par une petite forteresse alors occupée par quelques soldats et une poignée

d'aventuriers faisant partie des bandes du cardinal Ruffo. Rien n'était plus aisé que de forcer le passage. Lejoille voulait s'avancer sous le canon des Italiens, filer sans riposter, puis prendre le fort à revers et l'obliger, par quelques bordées décisives, à baisser pavillon. Malheureusement, le pilote qu'il avait pris à son bord, était ivre. Il échoua le *Généreux* précisément sous le feu de la citadelle. Cloué à la place où il s'était arrêté, le vaisseau ne pouvait se servir que de la moitié de ses pièces. Le combat ne dura pas moins de deux heures. Enfin la forteresse, complètement démantelée, se rendit à discrétion. Quelques instans après, le *Château-de-Terre*, et la ville elle-même, ouvrirent aussi leurs portes.

Mais ce triomphe fut bien chèrement acheté ! Le dernier boulet parti du *Château-de-Mer* atteignit en pleine poitrine le brave Lejoille, qui tomba mort entre les bras de ses matelots !

Lejoille avait alors trente-neuf ans. Et ce qu'il avait fait aurait suffi pour illustrer son nom s'il eût vécu à une époque moins féconde en prodiges.

F. COCHELET.

LECTURE

PRONONCÉE PAR L'HON. A. N. MORIN, DEVANT L'INSTITUT CANADIEN, LE 18 DÉC. 1845.

De l'Éducation Élémentaire dans le Bas-Canada; ce qu'elle est et ce qu'elle devrait être.

C'est à votre pressante sollicitation seulement, Messieurs de l'Institut Canadien, que j'ai pu me résoudre à paraître devant vous et devant d'autres de mes concitoyens avec cet essai. Mes occupations ne m'ont permis d'y donner que de courts momens de travail, et l'on sait d'ailleurs qu'une infirmité physique, m'empêche de mettre par écrit des notes suffisantes pour suppléer à ma mémoire. Ce sont là, j'espère, autant de motifs d'indulgence à mon égard. Je ne puis oublier pourtant que ceux à qui je m'adresse principalement, et que je pourrais appeler mes jeunes maîtres, en savent plus que moi sur tous les sujets entre lesquels il m'était libre de choisir. Oui, messieurs, plus rapprochés de l'époque de vos premières études, ayant plus de moyens d'apprendre que nous n'en avons de mon temps, vous avez dévoué consciencieusement vos loisirs à la recherche de tout ce qui est bien et bon ; vous recueillez la riche moisson due à vos travaux, utiles à vous-mêmes et aux autres ; ceux que vous êtes ainsi appelés à surpasser n'en seront pas jaloux. Pour moi, si l'avantage de vous avoir précédé quelque peu dans la vie m'a donné l'occasion de me trouver aujourd'hui au milieu de vous, et de vous avoir vus déjà associer mon nom aux vôtres, c'est un honneur que je sais apprécier si je n'y puis répondre autrement.

Le sujet de l'éducation, dont j'ai entrepris d'exposer une partie minime, comprendrait dans sa généralité toute la science des choses, et toute celle de l'homme ; un abrégé universel de toutes les connaissances humaines, avec l'exposé de leur application dans toutes les circonstances possibles, le tout coordonné et dirigé vers la fin morale de l'homme au moyen de toute une philosophie. Ce n'est pas vers un but si haut que j'ai tendu en